

Sacrement, mystère

[...]. Sacrement vient du terme *sacramentum* en latin, en grec ancien *μυστήριον*, *mustêrion* (mystère).

Qu'est-ce que le sacrement ? Dans le mot latin, il y a l'idée de sacré, de consacré. C'est une action ou une réalité qui, dans l'Eglise, opère une consécration définitive d'une personne, d'une créature (le mot « chose » est à bannir dans l'Eglise). Par le sacrement, elle devient consacrée, mise à part, personne n'y touche sauf les personnes ayant droit d'y toucher, pour avoir une action très particulière : avoir une « relation avec le divin », une communication, une connexion, un dialogue avec le divin.

Ce n'est donc pas un terme spécifiquement chrétien, que l'on trouve dans d'autres expériences religieuses. Dès qu'un être humain est consacré, mis à part pour une « relation avec le divin », une communication, une connexion, un dialogue avec le divin, on est alors dans le domaine sacramental.

Dans le « sacré », la sacralisation, le « consacré » il y a l'idée de valorisation. L'Eglise est le lieu d'espace-temps divino-humain où tout est évalué, réévalué, revalorisé, augmenté de valeur. Tout y acquiert une valeur extraordinaire. Par exemple, l'amour humain, les aliments que l'on prend à table qui sont bénis et consacrés, et tout particulièrement le pain et le vin offerts dans l'Eucharistie prennent une valeur extraordinaire, consacrés par la Parole du Christ (« Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang »). Cette parole-là a donné à ce pain et vin-là, une réalité, une valeur, un contenu, une énergie.

La consécration c'est ce qui valorise au maximum quelqu'un ou une réalité. Par exemple dans l'expérience du couple où chacun se consacre à l'autre ou accepte que l'autre soit consacré à soi, c'est une consécration mutuelle. Cela ne se fait pas dans l'Eglise, cela se forme existentiellement, c'est le moment de la

rencontre qui est un moment de consécration, quand je deviens super-important pour l'autre, quand je deviens même exclusivement important pour l'autre.

La sacralité, la sacramentalité, n'est pas une dimension rituelle, religieuse d'abord, c'est une dimension existentielle. L'évènement sacramental est l'évènement de la valorisation d'une personne ou d'une réalité, et cet évènement-là peut se passer dans l'ordre existentiel.

La rencontre avec un beau coucher de soleil, chant d'oiseau, une fleur, un champignon dans la forêt, peut être un moment de consécration où je me rappellerais toute ma vie de ce moment de rencontre avec cette fleur, ce coucher de soleil. L'inoubliable est un phénomène de consécration. Ce qui est inoubliable est ce qui a acquis pour moi, subjectivement, une valeur extraordinaire, exclusive. Moment de rencontre inoubliable, moment d'humanité extrême dans la naissance, dans l'amour.

L'expérience sacramentelle est dans le vécu, l'existentiel, et c'est cela que nous devons retrouver et ne pas perdre quand nous parlerons des sacrements officiés, célébrés dans le cadre de la communauté des baptisés. C'est la même réalité.

Si le baptême n'est pas le moment divino-humain où cette personne-baptisée devient absolument irremplaçable pour Dieu et pour les hommes, unique par son nom, par sa naissance spirituelle à ce moment-là, alors elle n'est pas baptisée ou c'est autre chose. Dans le baptême il y a une valorisation extraordinaire de la personne humaine. Ce bébé-là devient un bébé unique dans le baptême.

Dans le sacrement, c'est un moment de consécration, de sacralisation, c'est quelque chose ou quelqu'un qui devient sacré pour toi, pour nous. Il y a une inscription dans le temps, des évènements inoubliables qui marquent la mémoire personnelle ou communautaire.

L'équivalent grec de « sacrement » qui est « mystère », dit autre chose et n'a aucun rapport avec ce qui vient d'être dit auparavant. Et pourtant les deux mots se rapportent au même ordre de réalité.

Qu'est ce donc le « mystère » (μυστήριον, mustêrion en grec ancien) ? C'est une réalité qui n'est pas directement accessible. Le mystère désigne le fait que la « réalité » du réel n'est pas accessible.

Cette dimension-là d'inconnaissable, d'inaccessible, d'incompréhensible, d'inconceptualisable, de transcendant aussi, que désigne le mot mystère. Et c'est pour cela que le mot mystère est intéressant, par rapport au mot sacrement, il apporte une dimension supérieure, il apporte cette profondeur de l'inconnaissable, inaccessible, et qui pointe vers la profondeur du divin dans la vie [...].

Dans le mot mystère, il y a l'idée d'initiation, connaissance par initiation. On ne peut connaître cette réalité invisible que si l'on est mis sur la voie par quelqu'un, mais aussi par un geste, par une action. Il faut que quelque chose, quelqu'un nous mette sur la voie pour parvenir jusqu'à elle.

L'idée de mystère est coordonnée à l'idée de chemin, de cheminement [...]. Le mystère est une réalité que tu ne peux pas expliquer, mais tu vas la comprendre en la pénétrant. L'idée de mystère est l'idée de pénétration dans un monde inconnu, inconnaissable, incompréhensible.

Le mystère est donc cette pénétration dans le monde réel qui est le monde de Dieu, monde des saints, monde invisible, fondement du monde visible, substance du réel, par lequel on pénètre.

Le mystère consiste donc non pas à comprendre mais à être compris (*pris avec*). Le baptisé, l'époux, le nouveau prêtre, c'est quelqu'un qui est compris (*pris avec*), admis dans cet univers.

Comprendre, la question n'est pas là, nous parlons d'autre chose. Tant que nous présentons la réalité du christianisme comme une réalité à comprendre, on va perdre son temps et perdre du monde surtout, car comme les gens ne comprennent pas on ne les voit plus. Il nous faut déjouer ce piège de la connaissance.

Ce n'est pas une question de connaissance. Laisse-toi conduire, laisse-toi admettre, fais confiance, laisse-toi conduire dans un monde que tu ne connais pas, dans cet espace réel habité par Dieu, les anges et les saints.

Tout sacrement de l'Eglise a ce caractère-là, de nous conduire sur un chemin, dans une réalité qui est pour nous incompréhensible, pour nous laisser comprendre (pris avec, être admis) par elle.

Avec ces deux mots : sacrement et mystère, nous avons deux dimensions magnifiques. **Tout sacrement de l'Eglise se définit pas ces deux aspects-là :** l'aspect de consécration, de super-valorisation d'une réalité ou d'une personne, et cet aspect d'initiation, de pénétration dans un réel incompréhensible et inaccessible.

Pour le mot sacrement et le mot mystère il y a cette dimension existentielle. Dans la vie il y a des situations énigmatiques, par exemple dans le couple. On peut aimer quelqu'un et la personne que l'on aime demeure énigmatique, inaccessible et incompréhensible. Et si je ne peux pas l'aimer dans son incompréhensibilité, on ne va pas y arriver. Si je veux tout comprendre de la personne que je veux aimer, je ne m'en sortirais jamais. C'est l'amour qui nous guide dans le mystère d'autrui et dans l'incompréhensibilité d'autrui.

On va connaître par l'amour, par la communion, on va entrer l'un chez l'autre, on va s'interpénétrer. On touche là au mystère trinitaire, les Personnes sont appelées à se contenir l'une l'autre, à se visiter l'une l'autre.

La compréhension que nous avons n'est donc pas une compréhension extérieure qu'essaie de nous donner la psychologie, les sciences humaines, bien qu'il y ait de très bonnes choses, mais pour nous avec ce que nous recevons de l'Eglise, ce qui est important, c'est le caractère inaccessible d'autrui, et **je peux connaître autrui, non pas en devenant qui il est, mais en devenant ce qu'il est.**

Avec le Christ, c'est très fort, nous ne sommes pas appelés à devenir qui Il est, mais ce qu'Il est. C'est la question de la divinisation. Nous connaissons Dieu en devenant ce qu'Il est. **La connaissance de Dieu, c'est la déification.** Tout autre mode de connaissance de Dieu est une imposture, on transforme Dieu en objet de connaissance. Dans la relation personnelle, c'est pareil. La femme ou l'homme que j'ai épousé, je ne peux pas le transformer en objet de connaissance. Nos enfants sont aussi énigmatiques pour nous. Le caractère énigmatique d'autrui, que cela soit le conjoint, les enfants, etc.

Dans le mariage, par exemple, c'est très important, il faut préserver ce caractère énigmatique, mystérieux, incompréhensible d'autrui, ce n'est pas vivable autrement, car on est agacé par tout, on veut tout expliquer.... Comme être humain, je revendique mon incompréhensibilité.

On touche-là à une réalité de l'ordre de l'existentiel. Je ne veux pas parler des sacrements de l'Eglise sans partir de cette réalité existentielle. Je veux partir de la vie, de l'expérience existentielle des sacrements et des mystères et voir comment cela a été stylisé par le rite de l'Eglise. Les rites de l'Eglise, du baptême par exemple, sont des stylisations de l'expérience existentielle.

L'icône a un côté sacramentel très intéressant. Prenons l'icône de la Mère de Dieu. C'est une maman qui fait des bisous et des câlins à un bébé, et ce bébé répond par des bisous et des câlins. C'est une expérience existentielle. L'icône stylise cet événement magnifique de l'amour d'une maman pour son enfant et de l'amour d'un enfant pour sa maman. Et là il s'agit d'une maman qui a mis au

monde le Dieu-Homme, c'est une maman qui fait des bisous au Dieu-Homme. C'est quelque chose d'extraordinaire. C'est quelque chose qui a une réalité existentielle. L'icône consacre cela et en fait une valeur irréversible, et le stylise pour le présenter à notre quête de sens et de vérité. En tant qu'icône, elle nous montre la porte qu'il faut pousser pour entrer dans ce mystère. Michel Quenot dit que « l'icône est une porte vers l'invisible ». En poussant cette « porte » de l'icône tu peux entrer dans la profondeur du mystère divino-humain, de l'amour de Dieu, de l'incarnation,....

On part de l'existentiel et on voit comment le sacrement le stylise. Styliser, c'est donner une forme permanente, significative et normative à une réalité. C'est donc très loin de la fantaisie, de l'arbitraire. On parvient à une forme qui va être présenté à tous comme chemin de connaissance.

La grâce de Dieu nous est donnée dans le moment sacramentel, dans les moments importants de notre vie (mort, l'amour, la souffrance, nourriture, etc.), dans les sacrements. Les sacrements vont consacrer ces moments de notre vie et éveiller notre conscience à leur valeur mystérique.

Sacrement et symbole

Un deuxième point à aborder est la distinction entre symbole et symbolisme et allégorie.

En français le mot symbole a deux sens : Il désigne une réalité absente. Par exemple, le chapeau d'une personne absente devient le symbole de Mr Untel. Il désigne un absent. Le symbole peut aussi représenter, mais on n'est toujours pas dans le sacrement.

On parle du signe d'une absence, de représentation, et éventuellement certains symboles plus développés sont des allégories, c'est-à-dire des figures abstraites d'une idée. L'exemple de l'allégorie de la mort. On voit un vieux squelette

horrible, couvert d'une méchante couverture et tenant à la main une faux. Le jeu du tarot nous montrent des allégories.

Le symbolisme est la construction de symbole. Symbole, allégorie, symbolisme, cela devient vite intellectuel, car on remplace une présence par une idée de présence, et une idée par un signe.

Le sacrement n'est pas du domaine de l'idée, il est du domaine de la présence. Si on emploie le mot symbole au sujet des sacrements, faisons-le avec beaucoup de précautions. Employons-le dans son sens étymologique, c'est-à-dire « mettre ensemble ». **Je pose ensemble le visible et l'invisible.** Cette composition du visible et de l'invisible, qu'ensemble on peut appeler symbole. A ce moment-là, on peut parler de l'icône. **L'icône est le signe visible d'une présence invisible.**

L'idée du symbolisme affaiblit notre conscience du sacrement, pour des raisons culturelles. Maxime Kovalesky s'est opposé à l'emploi du mot symbole pour désigner le monde liturgique. Il y a quand même des symboles liturgiques qui font partie des signes liturgiques dans le monde sacramentel. **L'eau qui a été consacrée, dans le baptême, n'est pas le symbole du Jourdain. Elle est l'eau du Jourdain.** Quand le Christ dit : « Ceci est mon Corps.. », le pain n'est pas le symbole de Son Corps, il est le Corps du Christ.

Une majorité de chrétiens sont en dehors de notre Eglise, absente de nos offices, parce que nous avons transformé l'expérience chrétienne en religion, c'est-à-dire en système de symboles, plus ou moins compréhensibles, dans laquelle il n'y a pas une effective réalité.

Nos amis catholiques ont sorti cette idée de la présence réelle dans les dons consacrés, etc, mais donc très localisée, qui limite cette présence. L'expérience traditionnelle de l'Eglise est beaucoup plus globale, et nous pensons que la

présence de Dieu est partout. On parle de l'omniprésence de Dieu par le Saint Esprit. Il y a donc une sacramentalité de la création elle-même.

La Divine liturgie n'est pas symbolique, allégorique. Par exemple, à la « petite entrée », le Christ entre, se rend présent, est présent dans la communauté des croyants.

La création et sa sacramentalité

La création a par elle-même une valeur sacramentelle. Quand Dieu, dans le Principe, créé le ciel et la terre, quand il dit : « que c'est bon, que c'est beau... », quand il créé l'homme, « faisons-le à notre image », il atteste sa propre présence au milieu de ses créatures.

Créer, ici, ce n'est pas faire, c'est faire être. Conduire du non-être à l'être. Ce n'est pas la fabrication d'un objet. Il y a une particularité pour l'homme qui n'a pas été créé à partir du néant. Il a été façonné à partir d'éléments préexistants. L'homme est sorti du modelage (à partir de la boue) des mains de Dieu. Dieu a inscrit en l'homme le sceau de sa propre image et il lui y a donné une partie de son souffle, ce qui évite à l'être humain d'être un objet.

Le monde, en grec, cosmos, veut dire un ordre. Ce qui fait la beauté du monde est qu'il soit le monde de Dieu, c'est cela qui fait sa valeur sacramentelle et Dieu le maintient dans l'être et qui se rend transparent à Lui. La vision naturelle de la création que nous devons avoir, si nous voyons une fleur, elle est la fleur de quelqu'un, la fleur de Dieu, la créature de Dieu. Ce n'est pas une chose appelée fleur. Il y a derrière cette fleur quelqu'un qui me la donne, qui la fait être, qui me la montre, qui me la fait humer, et qui m'inspire par son Esprit de l'admiration et de l'émerveillement pour elle, pour arriver moi aussi à dire : « comme c'est beau », et Dieu a dit cela à propos de la création dans la Genèse : « que c'est bon et beau ».

Le monde, que l'on appelle création, les réalités, les créatures, ce sont des réalités qui suscitent l'émerveillement de Dieu, l'amour de Dieu. Dieu dit à chacun d'entre-nous : « tu as du prix à mes yeux ». Capacité qu'à Dieu de s'émerveiller des créatures, c'est cela qui leur donne aussi leur capacité sacramentelle. Dieu, par le prophète Isaïe, dit à chacun d'entre-nous : « tu as du prix à mes yeux ». Le sacrement, c'est de l'ordre de la valeur, valeur pour quelqu'un qui lui donne de la valeur, qui l'apprécie.

La valeur que tu peux donner pour quelqu'un c'est ta propre vie. Ce qui fait la sacramentalité de la création, de l'homme lui-même, c'est le fait que Dieu donne sa propre vie pour ce monde. Le monde vaut la vie de Dieu. Le Christ, le Verbe l'a montré sur la Croix. C'est cela le fondement des sacrements et des mystères : cette valorisation des créatures, mais on n'est même pas dans le rite là, on est dans l'existentiel, le vécu.

Les rites sont apparus beaucoup plus tard dans l'histoire du monde, après la « chute ». Le rite n'est pas paradisiaque, concédé par Dieu à l'homme, pour des raisons pédagogiques, pour aider l'homme à être remis sur le chemin de cette familiarité, de cette évidence première du « Dieu est partout présent ».

Le Père Alexandre Schmemmann, parle de la dévaluation du temps, c'est le péché. Le Père Dimitru Staniloae parle aussi de cela, « le péché est l'opacification du réel. Le péché est une dévaluation des choses ». Plus rien n'a de valeur, il n'y a plus que des choses à exploiter, à vendre et à échanger ou à faire souffrir, donc le temps on le gâche, on est stressé.

Dans le texte biblique, la vie liturgique, il y a un ordre de valorisation, de richesse du temps. Père Dimitru Stanoloae dit que le temps est un sacrement parce qu'il est le lieu de la rencontre de Dieu et de l'homme. Le temps qui est donné au dialogue divino-humain, mais pas seulement, il est donné aussi la

possibilité du dialogue homme à homme. La sacramentalité du temps vient du fait que c'est le moyen de la rencontre, de l'amour.

L'histoire du salut est l'histoire du temps ; il est le temps durant lequel Dieu marche avec l'homme, et l'homme marche avec Dieu. C'est un temps qui a de la valeur, qui est rempli. Tous les jours il se passe quelque chose avec Dieu.

On peut parler aussi de la sacramentalité de l'espace. Les deux créatures fondamentales que sont l'espace et le temps ont leur valeur sacramentelle. Un sacrement de l'espace que l'on retrouve dans l'architecture chrétienne mais pas seulement, dans la configuration de l'assemblée, quand un groupe de chrétiens se réunit « deux ou trois réunis en mon nom Je suis au milieu d'eux », il désigne une sacramentalité de l'espace. C'est une espace sanctifié.

Le temps et l'espace sont des données créés qui ont une valeur pour Dieu et pour l'homme, qui ont une profondeur sacramentelle. Le temps nous conduit vers le Christ, vers Dieu. C'est un temps pour la vie. C'est une créature.

Pour conclure, ce que j'ai voulu dire ici, est que la sanctification, la consécration, ou la désignation du mystère, n'est pas la transformation du réel. Une consécration ce n'est pas sacraliser, ce n'est pas transformer quelque chose de profane en quelque chose de sacré. **Pour la vision biblique du monde il n'y a pas de profane. Dans la révélation biblique, il n'y a pas d'opposition sacré/profane, il n'y a pas d'opposition Eglise/monde. Le sacrement va révéler la valeur de ce qui est. C'est une transfiguration, ce n'est pas un ajout.**

La consécration n'est pas une valeur ajoutée, c'est la révélation de la valeur de ce qui est. Dieu ne dit pas : « Je vais te donner de la valeur », mais « tu as de la valeur ». Il y a des moments de valorisation, comme le couronnement. Mais c'est ajouter de la valeur à de la valeur. On peut même dire que le couronnement est la révélation du statut originel de l'homme. Parce que l'homme a été fait roi

au paradis, et non pas à l'époque de David. Le couronnement révèle la royauté de l'homme. Le couronnement, le sacre des rois est une révélation de la royauté de l'homme, ce n'est pas l'ajout d'une réalité qu'il n'aurait pas eu.

Le sacrement ou le mystère est une transfiguration, fait apparaître ce qui est. Quand le Christ s'est transfiguré sur la montagne, Il n'a pas ajouté une valeur qui n'y était pas, Il a montré ce qui est, sa présence dans l'homme, qui y était dès sa conception, qui était voulu même avant l'incarnation, comme le disent saint Irénée et saint Maxime le Confesseur.

Quand le Christ dit : « ceci est mon Corps », il dit ce qui est. Le Christ n'est pas un grand magicien qui transforme du pain en Corps. **La liturgie n'est pas un acte magique de transformation, c'est la révélation de ce qui est. Le sacrement révèle ce qui est.**

Dans la liturgie de saint Jean Chrysostome, dans la prière de consécration (du pain et du vin), aboutissement de l'épiclèse, on ne devrait pas dire « les transformant » mais peut-être « les transfigurant par son saint Esprit ? ».

Dans la théologie scolastique occidentale, il y a cette idée de transsubstantiation. **Mais le sacrement ne change pas la substance, il révèle la substance.** C'est le rôle du saint Esprit de révéler la substance réelle de la vie, de l'amour, le sens du monde et la présence de Dieu dans le monde, c'est cela que font les sacrements.

Père Marc Antoine Costa de Beauregard

(Texte tiré de la conférence suivante :

<http://www.paroisseorthodoxeorleans-christsauveur.com/2017-10-19-cds-marc-antoine-costa-liturgie-niv3.mp3>